Mon corps, ma famille, mon Dieu

Mise en perspective des récits de conversion pentecôtistes

Laurent Amiotte-Suchet
Chargé de recherche, Université de Lausanne

Résumé : Les différentes manières de se dire varient et traduisent les représentations du monde de ceux qui tentent de se raconter. Lorsqu'un acteur élabore son récit de vie dans le but d'expliquer une bifurcation dans son existence, il s'efforce surtout de donner de la cohérence à son existence présente en mettant en évidence le bien-fondé de son choix passé. C'est ainsi qu'il convient de comprendre certains récits de conversion issus des milieux évangéliques-charismatiques. Dans ces témoignages, qui insistent sur la rupture avec l'ancienne vie, rien ne lie l'identité présente et l'identité passée. Ni la biologie du corps, ni la socialisation familiale ne sont convoquées. Tout est fait dans le récit pour atténuer le rôle des tiers et rendre ainsi la conversion encore plus improbable. La manière de concevoir, dans ces milieux, le rôle de Dieu dans les existences doit en effet être pris en considération. En lien avec les autobiographies des leaders qui circulent dans les milieux évangéliques, le témoignage de conversion s'est imposé comme un exercice de démonstration de la toute-puissance divine sur l'orientation des existences. L'imprévisibilité et l'improbabilité sont donc de mise dans la grammaire du récit. C'est sur elles que repose la possibilité de convoquer le passé pour actualiser la présence de Dieu au quotidien.

Mots-clés : pentecôtisme, conversion, récit de vie, rupture, bifurcation.

Le 21 mars 2001, j'étais aux Bouchoux, un petit village du Haut-Jura français, pour réaliser une étude sur l'habitat traditionnel de cette microrégion. Commandité par la Direction régionale des affaires culturelles de Franche-Comté, cette enquête avait pour but de documenter les pratiques liées à l'habitat dans le Haut-Jura afin de fournir les matériaux d'un grand projet d'exposition [1]. Jeune étudiant en ethnologie, j'avais été chargé de récolter des récits auprès des habitants du village. Ce jour-là, j'avais rendez-vous avec Marcelline, une agricultrice retraitée du village. La vieille dame me régalait déjà depuis plusieurs dizaines de minute avec l'histoire du village quant elle se mit à me raconter son enfance merveilleuse et insouciante dans la ferme de ses parents. Voyant que tout ceci semblait fortement m'intéresser, elle courut chercher une ancienne paire de chaussures en cuir à semelle de bois, comme on en voit plus que dans les musées d'objets, et déclara :

> « C'était du vrai cuir, il est un peu raide. Quand c'était percé derrière, ils raccommodaient. Alors le père chez nous, il raccommodait le soulier à l'arrière, alors je vous assure, les coutures faisaient des plaies dans le talon, alors là on souffrait, alors ça c'est typique. Mais en 40 on mettait encore ça pour aller à l'école [*silence prolongé*]... mais je vous assure que les gamins étaient très bien là-dedans, ils avaient le pied au chaud mais, on s'habitue. » [Marcelline, agricultrice retraitée.]

Ce jour-là, le temps d'hésitation de Marcelline ne m'avait pas échappé. Marcelline s'était investie, impliquée dans son récit, heureuse d'apprendre à l'insouciante et amnésique jeunesse d'aujourd'hui ce que fut « le bon vieux temps » révolu. Mais elle s'était engagée trop loin. Prise dans son récit, elle en avait oublié son intention première et s'était mise subitement à évoquer ces horribles plaies au talon qui avait marqué sa mémoire. Une incohérence s'était donc brusquement glissée dans la construction de son récit. Elle voulait défendre les qua-

1. Cette enquête a fait l'objet, depuis, de plusieurs publications (Amiotte-Suchet et Floux, 2003 et 2006).

lités essentielles d'un monde révolu et voilà qu'elle venait d'en révéler la dureté. Elle s'est alors reprise afin de retrouver sa cohérence : « Mais je vous assure que les gamins étaient bien là-dedans, ils avaient le pied au chaud. »

C'est en réécoutant l'entretien que ce court moment d'hésitation suivi de cet exercice de reformulation m'est apparu avec évidence. Ce jour-là, je découvrais sur le terrain que la manière de raconter (et de se raconter) est fondamentalement dépendante du statut de son interlocuteur. Chacun construit et arrange son récit en fonction de ce qu'il croit deviner des attentes et centres d'intérêt de celui ou celle à qui il se dévoile. Le récit n'est pas un retour objectif sur une succession d'événements établis une fois par toute. Le récit est une réorganisation des événements et de leur déroulement, impliquant surexposition des uns et sous-exposition des autres, dans le but de construire une cohérence en lien avec ce que l'on pense que l'autre a besoin ou envie d'entendre, en lien surtout avec l'image de soi que l'on veut exposer aujourd'hui.

Plongé dans la littérature, j'ai vite fait le lien entre l'attitude de Marcelline et ce que les auteurs nous disent du récit de soi. En 1925, dans ses *Cadres sociaux de la mémoire*, Maurice Halbwachs théorisait déjà l'idée selon laquelle chaque individu reconstruit son passé en fonction de la conception qu'il a de son existence dans le présent. Les souvenirs sont ainsi modifiés, réorganisés et réévalués en fonction de l'image que l'on veut construire de soi. Comme l'écrivait Pierre Bourdieu il y a déjà trente ans, chaque individu se fait l'idéologue de sa propre existence. Pour lui, l'histoire de vie livrée par un individu à son oratoire se déroule selon « un ordre chronologique qui est aussi un ordre logique, depuis un commencement, une origine, au double sens de point de départ, de début, mais aussi de principe, de raison d'être, de cause première, jusqu'à son terme qui est aussi un but » (Bourdieu, 1986, p. 69). Se focalisant sur les récits des déportés de la seconde guerre mondiale, Michel Pollak et Nathalie Heinich abondaient eux aussi dans ce sens :

> « [L'ordre mental] est le fruit d'un travail permanent de gestion de l'identité qui consiste à interpré-

> ter, à ordonner ou à refouler (temporairement ou définitivement) toute expérience vécue de manière à la rendre cohérente avec les expériences passées ainsi qu'avec les conceptions de soi et du monde qu'elles ont façonnées : il s'agit, en un mot, d'intégrer le présent dans le passé. » [Pollak et Heinich, 1986, p. 29.]

Ainsi, les témoignages doivent donc être considérés « comme de véritables instruments de reconstruction de l'identité, et pas seulement comme des récits factuels, limités à une fonction informative » (Pollak et Heinich, 1986, p. 4).

Cette compréhension du récit de vie, comme outil d'élaboration de son identité *hic et nunc*, aura marqué jusqu'à aujourd'hui mes réflexions. Depuis quinze ans, quel que soit les terrains sur lesquels j'ai travaillé, j'ai ainsi toujours été attentif à cet aspect situationnel de la « mise en récit » du locuteur face à son auditoire. Il y a là, bien évidemment, un parti pris. Celui de me focaliser sur le récit comme une forme d'interaction sociale spécifique au cours de laquelle chacun mobilise les références narratives de sa socialisation pour établir son positionnement, affirmer son appartenance, se rattacher à une mémoire collective. En un mot, se faire reconnaitre par les autres et parvenir à intégrer leur « nous » commun. Dans la lignée des réflexions de Paul Ricœur (1990), j'avais choisi de focaliser mon attention sur la reconquête identitaire qui se joue dans l'exercice public qui consiste à se raconter.

1 Les pentecôtismes et le récit

Tout chercheur qui choisit de travailler sur l'univers évangélique et pentecôtiste ne peut ignorer l'importance que revêt, dans ces milieux, l'exercice du témoignage public. Milieu de confessants, mettant l'accent sur la conversion, les Églises pentecôtistes encouragent systématiquement leurs fidèles à témoigner des transformations qui ont marqué leur existence (Fath, 2004). Le fait de se mettre en récit, de rendre compte de son propre parcours et de sa rencontre avec Jésus, n'a pas un simple caractère informatif. Tout fidèle chevronné se doit de maîtri-

ser la subtilité de l'exercice. La maîtrise du témoignage de conversion répond en quelque sorte à des règles précises, lentement incorporées durant le processus de conversion (Amiotte-Suchet, 2009). Les fidèles témoignent, sans cesse. Durant les soirées d'évangélisation bien sûr, où quelques uns montent sur l'estrade pour raconter leur histoire et ce qu'ils appellent leur « rencontre avec l'Évangile ». Dans la rue aussi, quand ils participent à des campagnes d'évangélisation. Dans leur famille ou au travail lorsqu'ils doivent expliquer à ceux qui les entourent les raisons de leur appartenance religieuse. Le fait de mobiliser des éléments biographiques est également très présent durant les prédications des pasteurs. Ces derniers, experts en la matière, mettent d'ailleurs en évidence lors de chaque prestation que le christianisme dont ils se sentent porteurs, que les convictions qui sont les leurs, sont fondées sur la cohérence chaque jour renouvelée entre les récits bibliques (le passé lointain), l'histoire de leur assemblée (le passé proche) et leur propre histoire présente (Fer, 2005). Revenant sur leur propre parcours et évoquant sans cesse durant leur prédication des anecdotes récentes de leur propre vie, les pasteurs poursuivent toujours un même objectif :

- réaliser l'actualisation des Évangiles ;
- démontrer que ce qui était vrai hier pour les premiers apôtres l'est toujours aujourd'hui pour les nouveaux chrétiens ;
- prouver par l'expérience la légitimité des scissions antérieures sur lesquelles s'est fondée leur assemblée ;
- mettre en scène un Dieu agissant, ici et maintenant, qui ne manquent jamais d'intervenir dans la vie de celles et ceux qui ont accepté son appel.

Les pasteurs fixent ainsi les conventions de la mise en récit de soi. Invité à repenser sa propre histoire et reformuler les circonstances de sa rencontre avec l'assemblée, le nouveau venu est accompagné tout au long d'un véritable « travail biographique », pour reprendre la formule d'Élisabeth Claverie (1993), dont l'objectif est d'attester de l'évidence de l'intervention divine et, par là même, de l'authenticité d'une conversion fondée sur une relation personnelle avec Dieu (Pons, 2013).

1.1 Les récits des pasteurs

Au sein de l'assemblée, le récit du pasteur fondateur fait bien évidemment figure de modèle de référence. Les communautés pentecôtistes de l'Est de la France, où j'ai mené mes enquêtes [2], avaient quelques points communs : elles avaient été fondées par des pasteurs d'origine mennonite d'abord convertis au pentecôtisme dans le cadre des évangélisations tziganes au début des années 1960. Après avoir rejoint des assemblées locales de type Assemblées de Dieu (ADD), ces pasteurs s'en étaient progressivement désolidarisés pour fonder leur propre assemblée, dès lors indépendante des dénominations existantes. Le récit de vie de ces pasteurs-fondateurs [3], qui confieront ensuite à leurs propres fils la conduite de l'assemblée, est d'abord un parcours d'épreuves et de ruptures, depuis leur coupure avec leur milieu familial mennonite, en passant par des scissions et refondations qui toutes portent avec elles leur lot de douleurs, de disputes et de désaccords. Bien que chacune singulière, ces histoires de vie présentent de nombreux points communs. En effet, on y retrouve fréquemment :

- Des signes de Dieu dès l'enfance qui ont marqué la mémoire du personnage central sans lui permettre à l'époque de comprendre le sens exacte de ce qui lui arrivait.
- Une jeunesse plutôt insouciante dans une famille chrétienne pratiquant un christianisme ritualiste et saisonnier.
- Plusieurs événements déstabilisant au début de l'âge adulte montrant que Dieu avait alors décidé de se manifester.

2. Pour une présentation détaillée des terrains d'enquête, se reporter à ma thèse de doctorat (Amiotte-Suchet, 2006).

3. Je me fonde ici sur les récits des pasteurs-fondateurs de l'Église évangélique de Pentecôte de Besançon et de la Porte ouverte chrétienne de Mulhouse, soit respectivement René Kennel et Jean Peterschmitt. Durant mon doctorat (2000-2006), j'ai mené des investigations ethnographiques au sein de ces deux assemblées (et leurs annexes). Je m'inspire donc ici d'une diversité de sources : les entretiens menés avec ces deux pasteurs, les extraits à caractère autobiographique évoqués lors de leur prédication, les brochures présentant l'histoire des assemblées et, dans le cas de la Porte ouverte chrétienne, les ouvrages autobiographiques publiés par Jean Peterschmitt (1996, 1997).

- Une certaine résistance du personnage central qui, au départ, refuse de se rendre à l'évidence et vit des tourments intérieurs.
- Une prise de décision à un moment précis de « donner son cœur à Jésus » qui sera marqué par une expérience physiologique (chaleur, joie) considérée comme un « baptême de l'Esprit ».
- Une rupture rapide et irréversible avec l'ancienne vie, souvent conflictuelle sur le plan familial mais aussi sur le plan économique (sacrifice de l'héritage).
- Un investissement enthousiaste, exclusif et assez intransigeant au sein d'une nouvelle assemblée faisant alors office de nouvelle famille.
- Un prise progressive de responsabilités avec son lot de conflits et des signes de Dieu pour l'accompagner.
- L'accès aux fonctions de pasteurs et la reconnaissance d'un rôle de guide.
- Le succès croissant et exponentiel de l'œuvre naissante vu comme une confirmation divine du bienfondé de la nouvelle Église.

Voilà pour résumer de quoi sont fait les récits de ces pasteurs-fondateurs. Si ces récits ont été maintes fois repris oralement, ils seront aussi l'objet d'une fixation par l'écrit dans des ouvrages autobiographiques qui sont aussi les ouvrages de référence pour l'histoire de l'Église [4]. S'inspirant d'une littérature abondante, ces récits sont construits sur le modèle d'ouvrages autobiographiques de pasteurs américains tel le best-seller *La Croix et le Poignard* de David Wilkerson (1963). Ces histoires sont ainsi rythmées par la dynamique de l'événement, entendu ici comme quelque chose qui survient sans que nul ne puisse en expliquer les causes, en dehors bien sûr d'une référence à l'agir divin et sa capacité à surpasser les lois naturelles ; et donc à échapper à la rationalisation scientifique. Ces ouvrages sont une succession continue de moments de vie durant lequel Dieu s'est révélé. Chaque événement est alors susceptible d'être

4. *Cf.* notamment les ouvrages de Jean Peterschmitt (1996, 1997).

mobilisé comme exemple personnel lors de la prédication. Souvent redondant, ces ouvrages sont ainsi constitués par une surenchère de situations ou d'événements incroyables, dont le fil rouge semble très vite exposé dès le départ. Chaque épisode biblique peut ainsi être relié à un épisode de la vie du pasteur. Le récit devient un répertoire inépuisable d'exemples-ressources pour la prédication.

Au-delà de la singularité des divers événements qualifiés de « miraculeux » qui les rythment, les récits des pasteurs sont également porteurs de divers messages. D'une part, fidèles à l'idéal chrétien, celles et ceux qui semblaient les plus perdus au départ deviennent, contre toute attente, les acteurs clefs du récit. D'autre part, la référence aux enseignements théologiques et à l'exégèse est systématiquement l'objet de critique ou de mise à distance. La formation théorique n'est jamais présentée comme essentielle. Dans la biographie du pasteur, elle demeure largement secondaire face à la confiance aveugle en Christ [5]. Enfin, ces récits ont pour objectif de mettre en évidence que tous les succès rencontrés surviennent après que l'acteur-clef se soit exposé, impliqué alors tout indiquait (pour les autres) qu'il ne faisait pas le bon choix. On peut ainsi aisément soutenir que dans ce type de récit, la conviction solitaire et la capacité a demeurer fidèle à ses convictions contre l'avis général, constitue en somme une preuve après coup de la capacité du pasteur à diriger le mouvement (légitimation).

En somme, toute la dynamique de ces récits repose sur la contradiction entre l'avant et l'après, sur l'incohérence entre la socialisation primaire et le choix de vie, sur une « rupture d'intelligibilité » pour reprendre les théories de l'événement

5. On retrouve d'ailleurs ce type de lecture chez les fidèles eux-mêmes : « On a beaucoup aimé l'Église méthodiste parce qu'elle avait un message structuré intellectuellement, une bonne formation biblique, donc j'ai préféré à ce niveau là l'Église méthodiste. [...] [Alors que] Jean Peterschmitt [la Porte ouverte chrétienne], c'est un homme du vécu, un homme de foi. Quand il s'exprimait, le message n'était pas quelque chose de structuré, sur des bases intellectuelles, d'enseignement religieux. [...] J'étais toujours attiré de revenir à la Porte ouverte chrétienne parce que là, il y avait une vie de l'Esprit que je ne pouvais pas définir, mais que je vivais, que je ressentais, avec cet entrain de Jean Peterschmitt de créer la foi, l'enthousiasme, d'expérimenter Dieu. » (Propos recueillis lors d'un entretien avec une fidèle de la Porte ouverte chrétienne de Mulhouse en avril 2002.)

de Bensa et Fassin (2002). Car c'est bien sur l'inversion des contraires que reposent ces récits. Toute leur grammaire est faite de préfixes privatifs : impossible, impensable, invraisemblable, insensé, inconcevable, imprévisible. Les récits de pasteurs sont des récits de sacrifices considérables motivés par une confiance dès lors absolue en Dieu et sa capacité à intervenir sur le cours normal des choses pour faire bifurquer l'histoire et, par là même, faire entendre son message. Encouragé par Dieu, le pasteur doit donner toujours plus, ne reculer devant rien. Il doit consacrer son existence toute entière à l'œuvre divine :

> « On a cessé la ferme parce que l'œuvre grandissait. On voyait Dieu agir, on voyait des miracles, des choses formidables ! Mais il fallait y consacrer notre vie entière, Dieu voulait notre vie entière, alors on a vendu le cheptel et on est parti. » [René Kennel.]

2 Les témoignages de conversion

Ces histoires, portées par les pasteurs puis reprises et relayées par les fidèles, sont les premières références que le nouveau venu intègre lorsqu'il rejoint une communauté. Dans leur propre exercice de mise en récit, les fidèles sont ainsi incités à s'y référer. Eux aussi ont alors tendance à traduire dans leur récit que leur « noirceur » constitua le climat nécessaire à leur conversion. Qu'ils identifient aujourd'hui leur passé à une mise à l'épreuve divine, une influence maligne ou un simple manque de connaissances vis-à-vis des vérités évangéliques, tous s'accordent généralement à y voir leur propre responsabilité dans ce temps de dramatisation qui a néanmoins largement contribué à ouvrir leurs yeux sur l'urgence de la conversion :

> « Si Dieu n'avait pas été là, je sais pas où je serais en ce moment, je serais sûrement morte, heureusement qu'il m'a appelé. » [Témoignage public d'une fidèle de l'Église évangélique de Pentecôte de Besançon en 1999.]

Cette idée d'une main de Dieu qui arrache l'individu à une situation désespérée afin de s'appuyer ensuite sur ce « sau-

vetage » pour générer une réflexion propre à la démarche de conversion, est présente dans un grand nombre de récits. Elle tend à suggérer que les infortunes vécues comme leur résolution n'ont rien à voir avec un quelconque hasard, mais constituent une confirmation objective d'un plan de Dieu posé sur la vie du converti. La thématique de l'errance, des malheurs à répétition (malédiction) et de l'improbable rencontre avec l'univers évangélique constituent bien des éléments narratifs dont le propre est justement de préparer l'auditoire à la venue de l'événement, entendu ici comme le moment où Dieu fait son entrée en scène et démontre sa volonté en agissant de manière telle sur les événements que leur étrangeté finit par poser question, interroge celui qui y est confronté.

> « Et donc, à cette époque, quand j'étais dans ma chambre le soir, tout seul, je n'arrivais plus à dormir. Pour te donner un exemple, je fumais, et je m'étais toujours donné comme limite de ne pas fumer alors que je m'étais couché. Et bien *les derniers temps*, je fumais dans mon lit avant de dormir ! Dans ma tête, de plus en plus, ça cogitait ! Je ne remontais plus voir mes parents, je restais tout le temps à Besançon à tourner en rond. Et puis *il y a un samedi* où j'ai vraiment tourné en rond, dans ma tête, mais aussi dans la rue. J'ai fait *toutes les rues du centre ville*, tu vois ! Et j'arrive dans la rue piétonne, à l'époque l'assemblée allait dans la rue pour témoigner, et là il y avait un groupe, parce que les jeunes allaient et ils donnaient des traités aux gens. Il y avait un groupe qui était massé place Pasteur, moi pour mon samedi, c'était place Pasteur ! Et donc j'arrive à ce moment là et le groupe venait de finir, et je suis arrivé au moment où le groupe était déjà parti, mais il y avait *encore un jeune*... je dirais qu'il lui restait un papier à donner, c'était *son dernier papier* ! Il m'aborde et il me dit : "Jésus a changé ma vie, Jésus a répondu à mes prières !" Et brièvement, il me donne son témoignage. [...] Donc moi, il me raconte tout cela et là, place Pasteur, et

> bien il me dit : "Est-ce que tu veux que je prenne ton adresse pour que je revienne te visiter, pour qu'on en parle un peu plus ?" Et moi, en confiance, je lui ai donné mon adresse. Je peux te dire *qu'à partir de ce moment-là*, à partir du moment où je lui ai donné mon adresse, j'attendais qu'il se passe quelque chose dans ma vie. » [Pascal, membre de l'Église évangélique de Pentecôte de Besançon.]

Cet extrait d'entretien, exemplaire à bien des égards, apparaît comme une parfaite illustration du « travail biographique » effectué par les fidèles. La mise en scène du hasard y est manifeste, une manière de démontrer que ce hasard de la rencontre est justement trop improbable pour ne répondre qu'aux seules lois des probabilités mathématiques et que c'est justement parce qu'on tend vers une probabilité 0 que l'intervention de Dieu dans le déroulement de l'existence s'impose d'elle-même :

> « C'est un jeune qui m'a témoigné dans la rue, il m'a tendu un traité, il m'a dit : "Si tu viens, Dieu pourra agir concrètement dans ta vie, Dieu pourra se prouver à toi." [...] C'était un vendredi, et le vendredi suivant, je descends au même arrêt de bus, et au même endroit je rencontre le même frère qui me retend un traité. Le troisième vendredi, je descends à un autre arrêt et je me trouve nez à nez avec le même frère, un autre arrêt je dis bien, et puis il me témoigne. Alors moi, grand orgueilleux, je lui dis : "Oui, je te promets que je viendrai !" » [Stéphane, membre de l'Église évangélique de Pentecôte de Besançon.]

Amené nécessairement à « faire son témoignage », le converti se trouvera donc amené à repenser son histoire sur le modèle de celle des pasteurs. « Abreuvé » de témoignages et d'histoires exemplaires qui agissent comme des matrices de son effort de réactualisation du passé, le fidèle recherchera ainsi dans ses souvenirs les signes de son élection et s'attachera, en situation d'entretien ou de témoignage public, à les mettre en avant pour

que son état présent constitue une preuve irréfutable de la toute puissance et miséricorde de Dieu :

> « [...] la conversion accrédite, du fait même de son imprévisibilité et de son improbabilité, l'idée compensatrice d'une présence et d'une action invisibles et silencieuses du divin dans un monde qui en ignore la puissance. » [Hervieu-Léger, 1999, p. 145.]

Le propre du récit est donc d'exemplariser l'événement, c'est-à-dire de mettre en scène sa dimension inattendue (pour lui donner un sens), de démontrer qu'ils-elles l'ont plus subi que provoqué, que la preuve la plus irréfutable de la présence quotidienne et agissante de Dieu se situe bien dans ce changement fondamental intervenu dans leur vie alors que tout laissait porter à croire que plus aucun espoir de renouveau n'était permis. C'est donc bien l'improbabilité de l'événement initial qui constitue le premier enjeu de cette mise en récit (ou mise en intrigue). Les nouveaux venus apprennent donc à maîtriser leur récit de vie pour être en mesure de témoigner de leur conversion. Apprendre à se dire est un enjeu, un signe de socialisation. C'est une compétence qui se développe avec le temps, par mimétisme mais aussi et surtout par cet effort constant de recherche des signes et des preuves du bienfondé de la conversion. L'élaboration d'un récit de conversion et la conversion elle-même sont les deux facettes d'une même médaille, les éléments indissociables d'un processus de socialisation à une nouvelle communauté d'appartenance.

Le récit de conversion est un discours de la preuve. Il s'agit bien de convaincre, de prouver, d'objectiver la présence et l'action de Dieu au quotidien. Dans l'individualisme communautaire des assemblées pentecôtistes, la singularité des récits individuels participe à l'élaboration par mutualisation d'un récit collectif, celui d'une assemblée triomphante dont la légitimité repose sur les centaines de bifurcations individuelles qu'elle aurait générée (Amiotte-Suchet, 2009).

3 D'autres manières de se dire : agriculteurs et aides-soignantes

Pour tenter de mieux comprendre les ressorts du récit pentecôtiste, je vais maintenant faire un bref détour par d'autres acteurs, tout aussi enclin à reconstruire les aléas de leur parcours afin de donner du sens à leur présent. C'est dans le cadre d'une récente enquête sur les petits entrepreneurs de l'Arc jurassien que j'ai pu rencontrer la sociologie des professions et aborder avec des acteurs le thème du choix du métier, ainsi que celui du choix du successeur. L'enquête à laquelle j'ai participée [6], essentiellement qualitative, m'a permis de rencontrer agriculteur, artisan, boulanger, boucher, menuisier, chauffagiste, garagiste... mais aussi des patrons de petites entreprises de service. Retraçant leur parcours, ils m'expliquaient alors les circonstances dans lesquelles ils étaient devenus chef d'une petite entreprise. Tantôt héritiers reprenant le domaine familial, tantôt *self-made men* soucieux d'indépendance, ils tentaient alors de me montrer les tensions et incertitudes qui furent les leurs, les soucis de distinction et d'émancipation qu'ils ont ressentis, les orientations qu'ils ont prises avec tout ce que cela suppose en terme de loyauté à l'égard de l'histoire familiale et, parallèlement, d'accomplissement de soi et de satisfaction personnelle.

En me plongeant dans la littérature sur le sujet, j'ai pu voir à quel point les sociologues des professions sont attentifs à ces questions [7]. Le choix de la profession, comme celui du successeur, en particulier lorsqu'il s'agit d'une entreprise familiale, sont l'objet de narration. Face à son interlocuteur, le locuteur veut convaincre de la pertinence de son choix et va lui aussi réécrire son histoire pour y déceler les signes de son élection. Dans certains corps de métier, on retrouve ainsi une certaine tendance à rendre secondaire la période de formation scolaire

6. De 2012 à 2014, j'ai participé à une enquête européenne du programme Interreg IV-A intitulée : « Enjeux socioéconomiques des situations de ruptures de trajectoire familiale dans les très petites entreprises rurales de l'Arc jurassien. » Cette recherche a principalement fait l'objet de deux publications : Jacques-Jouvenot et Droz (2015), Amiotte-Suchet, Droz et Reysoo (à paraître).

7. *Cf.* notamment Jacques-Jouvenot et Vieille Marchiset, 2012.

et professionnelle pour trouver en amont de celle-ci les raisons profondes de leur attachement au métier.

3.1 Le « corps » agricole

Chez les agriculteurs, cette tendance a rechercher très tôt dans l'enfance le « goût » du métier est une dimension particulièrement présente. Elle est si présente que les questions du sociologue concernant les raisons du choix du métier paraissent inappropriées. Lorsque je cherchais à comprendre pourquoi telle ou telle personne était devenue agricultrice ou lorsque je demandais à un agriculteur pourquoi tel fils plutôt que tel autre a été choisi pour reprendre la ferme familiale, les agriculteurs utilisaient des expressions teintées de naturalisme : « avoir ça dans le sang », « avoir le *feeling* pour ça » ; « avoir baigné dedans » ; « être fait pour ça » ; « être né là-dedans » ; « l'avoir toujours senti ». Ces formulations sont revenues à plusieurs reprises lors des entretiens. Or lorsque les agriculteurs estiment « l'avoir toujours senti » ; ils pourraient tout aussi bien dire « pressenti », tant, pour certains d'entre eux, la sensation perçue est largement antérieure, dans le récit, au choix assumé du métier. Dans toutes ces formules, le vocabulaire, on le voit, fait référence au corps et à l'usage des sens. Il est dès lors question, dans ces discours, d'une empreinte génétique, d'une prédisposition naturelle, d'une prédestination singulière.

> « Il [mon fils] a toujours été mordu, il a toujours été… enfin comme nous. Il est venu à la ferme depuis tout petit, il a eu le virus […]. Oui, très tôt, il avait envie, oui, il était toujours à l'écurie, on avait jamais besoin de… quand j'ai accouché de Jérémy, le dernier, il avait 11 ans, c'est lui qui a traie tout seul. […] Donc oui il était bien motivé, depuis tout petit il avait aidé. Par contre le deuxième [fils], il aimait pas ça. Il y venait mais… parce que nous, on voulait pas faire de différence avec nos enfants, c'était tout le monde pareil. Que ce soit garçon ou fille, tout le monde venait s'aider. Donc il venait mais par contre quand il pouvait se barrer, ou éviter… […]. Pourtant, ils ont juste

> deux ans d'écart. » [Bernadette, 54 ans, agricultrice.]

Il s'agit bien là de discours de justification, pour reprendre une notion développée par Luc Boltanski et Laurent Thévenot (1991). Un discours de justification qui, parce qu'il est inévitable durant l'entretien qualitatif, nous dit quelque chose de la manière dont une partie de ces artisans-entrepreneurs veulent se voir et être vu, c'est-à-dire en somme se re-présentent leur monde social. L'enjeu de ces discours est donc bien de justifier, prouver, démontrer (à l'interlocuteur) que le choix du métier n'est ni du au hasard, ni le seul fruit d'un contexte éducatif et familial. Pour beaucoup d'agriculteur, le chemin accompli prend racine, de manière très profonde, dans une logique de transmission qui, avant d'être formation à un savoir-faire est, tout d'abord, initiation à un savoir-être avec lequel ils s'estiment être génétiquement compatibles.

Les entretiens menés dans le monde agricole montrent ainsi que le choix du successeur, pour citer les travaux de Dominique Jacques-Jouvenot, ne repose que très rarement, dans les discours, sur une logique de compétences acquises. La mise en récit se donne pour objectif la mise à jour de compétences innées. Alors même que ce choix du successeur, en milieu agricole, est pourtant avant tout stratégique, en lien avec le « bon moment » du passage de flambeau entre le père et le fils (limitation du temps de cohabitation), l'argumentation des acteurs pour justifier ce choix fait directement référence à l'idée d'une continuité évidente, d'un successeur dont on avait déjà senti la compétence et l'attachement dès sa plus tendre enfance (Jacques-Jouvenot, 1997).

3.2 La « famille » soignante

Dans d'autres corps de métiers, les modes de justification sont sensiblement différents. C'est particulièrement intéressant de regarder du côté des professions du *care*. Chez les aides-soignantes, en particulier chez celles qui travaillent auprès des enfants malades ou des personnes âgées, les discours concernant le choix du métier prennent alors plutôt appui sur la so-

cialisation primaire et la bienveillance du cadre familial. Sans négliger bien sûr l'importance de la formation professionnelle, essentielle à leur légitimation au sein du monde médicale, les aides-soignantes se montrent généralement soucieuses d'insister sur ce qu'elles considèrent comme une des qualité essentielle de leur métier : le souci et la bienveillance à l'égard de l'autre et de sa souffrance, au-delà du simple respect des protocoles de soins et des amplitudes horaires du temps de travail. Elles revendiquent alors cette capacité à être affectée et à utiliser cette sensibilité comme un outil professionnel, qui participent pleinement de la prise en charge de soins [8]. Ainsi, lorsqu'elles évoquent cette capacité à être attentive à l'autre et à sa souffrance, elles vont lui trouver son origine au cœur de leur propre histoire, dans un contexte familial marqué par la prise en charge de l'autre : un parent malade, une tante attentive et prévenante, des relations de soutien et de solidarité qui réconfortent et accompagnent.

> « Moi, j'ai appris à aider, déjà toute petite, parce que ma grand-mère a eu la maladie de Parkinson, et donc je devais l'aider avec ma mère, elle m'emmenait chaque fois. Et moi j'aimais bien, je regardais. [...] Donc ça n'a pas été si différent en arrivant ici, je n'étais pas trop perdue. » [Une aide-soignante de 32 ans, citée par Aubry [2012, p. 141].)

Durant l'entretien, après avoir retracé leur parcours scolaire et professionnel, ces aides-soignantes situent l'origine de leur « vocation » dans un passé plus lointain, celui d'une socialisation familiale qui aurait donc agit par imprégnation jusqu'à transmettre une forme de sensibilité à l'autre indispensable au métier.

8. « [...] on ne peut pas être aide-soignante sans aimer les personnes âgées, et sans aimer les aider. Ou alors il faut changer de métier. » (Une aide-soignante de 52 ans, citée par Aubry [2012, p. 139].)

Conclusion

Comme nous venons de le voir, tout en restant prudent avec une analyse trop généralisante [9], les agriculteurs comme les aides-soignantes ont plutôt recours à un mode de justification qui vise à situer dans leur plus tendre enfance la naissance d'un goût pour leur profession. Sans négliger l'importance de leur formation professionnelle, ils estiment que leur capacité à apprendre est en grande partie conditionnée par une compatibilité originelle au métier, située dans leur corps et/ou dans leur socialisation familiale. Dans les deux cas, ils convient pour eux, lors de la mise en récit, de s'appuyer sur un savoir-être inné ou très tôt acquis, qui aurait en grande partie conditionné leur « destin ». Même lorsque qu'un artisan reconnaît les bienfaits de sa formation professionnelle, il aura tendance à insister sur le fait que si il a bien appris durant sa formation, tout le monde n'est pas comme lui en capacité de « bien apprendre ». En somme, celui qui se raconte aime à dire que tous ceux qui suivent le même chemin ne peuvent néanmoins pas atteindre les mêmes compétences.

Mais pour les fidèles des assemblées pentecôtistes, dans leur majorité des convertis issus du catholicisme ou du protestantisme réformé, l'idée même de « prédestination » est problématique. Ils ont au contraire besoin de se convaincre, et de convaincre leur auditoire, que Dieu a agit contre nature, que rien d'autre que sa présence agissante ne peut expliquer leur bifurcation. Contrairement à ceux qui cherchent à construire un récit de continuité (logique), eux doivent construire un récit de rupture (illogique), un récit si impossible à croire qu'il administre alors de lui-même la preuve d'un plan divin posé sur leur vie. C'est en somme l'imprévisibilité des événements qui les ont conduit à la conversion qui accrédite l'authenticité de cette dernière. Alors que d'autres cherchent à construire des récits d'eux-mêmes cohérents, qui démontrent que leurs choix ont

9. Ce détour par d'autres corps de métier a eu pour objectif de nourrir ma réflexion. Je reste néanmoins conscient que les matériaux mobilisés sont essentiellement tirés de mes lectures et de quelques entretiens qualitatifs. Je n'ai pas mené des investigations systématiques sur le monde agricole et la gériatrie. Je me limite donc dans cet article à quelques réflexions à caractère exploratoire.

suivi une certaine logique, les fidèles pentecôtistes construisent des récits incohérents qui prouvent par leur incohérence même toute la cohérence du projet divin.

En fin de compte, il n'y a jamais de place pour le hasard dans le récit de soi. Logique ou illogique, l'imprévu et l'inattendu trouvent toujours un sens car nul ne peut dire à un autre qu'il est devenu ce qu'il est devenu sans raison.

Bibliographie

Amiotte-Suchet, Laurent et Floux, Pierre (2003). Stabiliser une identité hétérogène par la patrimonialisation d'une maison typifiée. *Nouvelles de l'archéologie*, *92*, 16-20.

Amiotte-Suchet, Laurent et Floux, Pierre (2006). Pragmatique du fonctionnement d'un musée régional. In Noël Barbe (dir.), *Culture et territoire. Qualification culturelle et inscription territoriales* (p. 151-171). Besançon : CRDP.

Amiotte-Suchet, Laurent (2006). *Pratiques pentecôtistes et dévotion mariale : analyse comparée des modes de mise en présence du divin.* Thèse de doctorat, EPHE-Sorbonne.

Amiotte-Suchet, Laurent (2009). Les médiations de l'immédiateté : l'individualisme communautaire des assemblées pentecôtistes. *Théologiques*, *16 (2)*, 105-121.

Amiotte-Suchet, Laurent, Droz, Yvan et Reysoo, Fenneke (à paraître). *Travail, famille, patrimoine. Les petites entreprises familiales de l'Arc jurassien.* Besançon : Maison des sciences de l'homme et de l'environnement / Presses universitaires de Franche-Comté.

Aubry, François (2012). « La vocation, je commence à l'avoir. » Paradoxes de la transmission des savoirs professionnels des aides-soignantes en gériatrie. In Dominique Jacques-Jouvenot et Gilles Vieille Marchiset (dir.), *Socio-anthropologie de la transmission* (p. 129-144). Paris : L'Harmattan.

Bensa, Alban et Fassin, Éric (2002). Les sciences sociales face à l'événement. *Terrain*, *38*, 5-20.

Boltanski, Luc et Thevenot, Laurent (1991). *De la justification. Les économies de la grandeur.* Paris : Gallimard.

Bourdieu, Pierre (1986). L'illusion biographique. *Actes de la recherche en sciences sociales*, *62-63*, 69-72.

Claverie, Élisabeth (1993). Le travail biographique des pèlerins dans les lieux d'apparition contemporains de la vierge. In Nicole Belmont et Françoise Lautman (dir.), *Ethnologie des faits religieux en Europe* (p. 329-336). Paris : CTHS.

Fath, Sébastien (dir.) (2004). *Le protestantisme évangélique, un christianisme de conversion.* Turnhout : Brepols Publishers.

Fer, Yannick (2005). *Pentecôtisme en Polynésie française. L'Évangile relationnel.* Genève : Labor et Fides.

Halbwachs, Maurice (1994 [1925]). *Les cadres sociaux de la mémoire*. Paris : Albin Michel.

Hervieu-Leger, Danièle (1999). *Le pèlerin et le converti. La religion en mouvement*. Paris : Flammarion.

Jacques-Jouvenot, Dominique (1997). *Choix du successeur et transmission patrimoniale*. Paris : L'Harmattan.

Jacques-Jouvenot, Dominique et Vieille Marchiset, Gilles (dir.) (2012). *Socio-anthropologie de la transmission*. Paris : L'Harmattan.

Jacques-Jouvenot, Dominique et Droz, Yvan (dir.) (2015). *Faire et défaire des affaires en famille. Socioanthropologie des très petites entreprises familiales*. Besançon : Maison des sciences de l'homme et de l'environnement / Presses universitaires de Franche-Comté.

Peterschmitt, Jean (1996). *Maintenant mon œil te voit*. Mulhouse : Éditions Porte ouverte chrétienne.

Peterschmitt, Jean (1997). *En mon nom... dit Jésus-Christ*. Mulhouse : Éditions Porte ouverte chrétienne.

Ricœur, Paul (1990). *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil.

Pons, Christophe (dir.) (2013). *Jésus, moi et les autres. La construction collective d'une relation personnelle à Jésus dans les Églises évangéliques : Europe, Océanie, Maghreb*. Paris : CNRS éditions.

Wilkerson, David (1963). *La Croix et le Poignard*. Bruxelles : Éditions Assemblées de Dieu.